

# Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **69 (1965-1966)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*par Charles Beuchat*

Le roman est-il encore à la mode ? Il vient de subir, après la poésie, l'attaque concertée et prolongée des novateurs. En poésie, ces derniers se nommaient surréalistes ; dans le roman, ils s'intitulent néo-romanciers ou partisans du Nouveau Roman. Les premiers ont apporté réellement du nouveau à la poésie, un peu figée, un peu solennelle, un peu étriquée dans ses règles pourtant très malmenées depuis longtemps. Ils ont, malheureusement, fini par tuer l'enthousiasme des lecteurs, à moins que les seuls lecteurs dignes de la poésie restent les quelques esthètes fanatiques de l'abracadabrant... Du point de vue commercial, c'est trop maigre.

Le roman est-il encore à la mode ? Après la guerre, nous avons eu les spécialistes de la guerre, surtout de la Résistance. Chaque plume se sentait, par rétroaction, l'âme d'un héros et décrivait, et développait des thèmes de l'horreur et de la bestialité humaine. Le roman vécut un souffle nouveau, mais de courte durée. Puis vinrent les partisans du Nouveau roman. A côté de thèses très contestables, Nathalie Sarraute donna de petites merveilles de notations d'atmosphère. Butor et Claude Mauriac poussèrent le genre dans ses derniers retranchements. Quant à Alain Robbe-Grillet, le théoricien N° 1 du groupe, et Marguerite Duras, ils remplacèrent la Résistance par le colonialisme ou l'anticolonialisme. Là aussi, une nouvelle greffe était entée sur le vieux tronc gaulois. La greffe a produit des feuilles et des fleurs plus que des fruits. Aujourd'hui, nous en sommes à la théorie solennelle, quasi académique. Approchons-nous déjà des poncifs tant détestés, de la technique élevée à l'état d'art, des affirmations gratuites, comme toutes les affirmations ? On parle des jeunes, seul public digne, de la haine de la commercialité et du mépris du succès. Mais on fait tout pour obtenir la chance en librairie. On se rit du personnage central ou épisodique, du personnage tout court. Et d'autres veulent « tordre le cou au social balzacien ». Voilà l'exagération : Balzac appartient au tronc gaulois, les autres ne représentent que de jeunes greffes. Fatigué ou déçu,

le public se jette sur Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola et néglige le roman d'aujourd'hui. D'où notre question, à cette époque qui semble se tourner du côté de la critique et de l'essai, pour leur faire subir les mêmes traitements violents qu'à la poésie et au roman. Ensuite, ensuite, le terrain sera peut-être libre pour une renaissance de tous ces genres. Attendons !

Cette petite introduction m'a paru utile au moment d'aborder notre meilleur romancier actuel et singulièrement sa dernière œuvre : *La Terre première* (La Baconnière, Neuchâtel). M. Jean-Pierre Monnier est de son temps, ce qui veut dire qu'il n'ignore rien des tendances à la mode. Il les suit, du moins il les frôle, avec mesure, bon sens et une belle clarté de vision. Il sait que le vrai romancier est d'abord lui et qu'il doit obéir à ses propres impératifs s'il veut conserver une chance d'être original et d'apporter quelque chose d'irremplaçable.

Or, Jean-Pierre Monnier est du Jura, précisément de Saint-Imier et de Tramelan. Il a donc vu le pays à travers ses paysages d'enfance et le peuple par le truchement de ces gens du Sud, en principe très protestants, voire portés du côté des sectes. Le repliement sur soi dans une contrée assez austère, la pratique du sérieux de l'existence considéré comme l'essentiel et l'obligatoire, une sorte de crainte janséniste devant la gaieté exubérante, tout cela vous prédispose à la confession monologuée, à la méditation, à l'amour du détail, à la vision un peu myope des choses, à l'acceptation des horizons coupés, et à tant de choses encore ! Jean-Pierre Monnier n'a pas échappé à ces influences, comme le prouvent *L'Amour difficile*, *La Clarté dans la Nuit* et *Les Algues du fond*, romans édités par Plon, à Paris. Pour reprendre la célèbre démonstration d'Alfred Berchtold, ces fils de Calvin ont hérité de leur père spirituel cette vocation mystique de la pensée qui poussa les premiers à quitter leurs terres et les lieux de leurs amours pour la croisade de l'idée religieuse, et que Dieu triomphe d'abord et toujours !

Le romancier Jean-Pierre Monnier ne renie donc pas ses origines. Mais il a eu le temps de se réincarner dans un paysage, son paysage, de retrouver la poésie de la nature et de donner un corps à ses personnages. Ces derniers peuvent bien ratiociner, peser et retourner : ils sont de chair, ils vivent, ils sentent autant qu'ils pensent. Et voilà le salut du romancier Jean-Pierre Monnier, et voici le mérite de *La Terre première*, roman publié par La Baconnière, à Neuchâtel.

Pour la forme, l'auteur n'a pas suivi — et qu'il en soit félicité ! — la méthode Minou Drouet : il a commencé par le commencement,

selon l'expression chère à Sainte-Beuve. Il s'est donc assimilé l'apport classique, selon les justes préceptes qui ont fait de notre langue et de notre littérature française une langue et une littérature universelles. Sans hâte fébrile, il a appris son métier d'écrivain, sachant bien que les grands prosateurs le sont devenus lentement. Ce faisant, il a perdu peut-être ce clinquant d'adolescent qui plaît tant aux pseudo-intellectuels de province et qui fait briller son possesseur dans le cercle de famille. En revanche, Jean-Pierre Monnier est devenu un écrivain véritable et définitif. Quel plaisir de le lire, même lorsque son goût de l'introversion fatigue ou irrite !

Avec *La Terre première*, Jean-Pierre Monnier me semble être arrivé à la belle maturité de l'homme maître de son style, de sa pensée et presque de sa sensibilité. S'il ne sort pas assez de son moi, il domine ce dernier et il applique à la connaissance de ses sentiments et de ses idées la puissance d'un analyste de première force. Nulle hâte ici encore, car l'auteur, pour hésitant et timoré que soit son héros, sait bien qu'il le conduira où il voudra et comme il voudra.

Ce héros est de nouveau un Jurassien du haut, revenu dans ses montagnes pour se retrouver et, si possible, se délivrer. De quoi ? De la hantise de son père mort ici, du souvenir de sa jeune femme Fabienne qui s'est donné la mort, et pour offrir à sa nouvelle conquête, Jeanne, un homme nouveau, libéré, neuf. Il lui faut donc passer quelques mois au Cerneux, au-dessus de Saint-Imier. A travers son héros et dans ses paysages aimés, Monnier peut ainsi s'abandonner lui-même à son goût du repliement sur soi et en tirer des pages subtiles, émouvantes, qui ont la saveur du vécu. Ah ! ce réalisme tant ravalé au rang de la photographie mécanique, comme il excelle à prendre sa revanche dans le monde de l'art et de la littérature !

Mais revenons au personnage officiel ! Ce dernier donne l'hospitalité à d'anciens maquisards traqués. Écoutons-le se parler à lui-même :

« J'ai peut-être aussi à mon insu la passion de l'homme traqué, cette impatience de la chair humiliée qui nous vient d'un certain protestantisme. »

Tout le roman va développer ce thème central, en somme. Un roman fait de rien. Monnier répondra que Racine, lui aussi, composait d'admirables tragédies faites de rien. Prenons donc l'œuvre telle quelle ! Pas d'action, à moins de nommer ainsi des bribes de pensées et quelques sorties dans la nuit et dans la neige. Parfois, une courte description du paysage, description admirablement réaliste, ramène le lecteur en terre connue. Tel Flaubert, Monnier se

souvent, pour son bonheur et pour le nôtre, qu'un styliste de classe, s'il ménage sa faculté de peindre le dehors, peut appeler à la barre un coin de paysage pour étayer l'analyse du sentiment et des pensées :

« Depuis le début de l'automne, j'allais maintenant de ce côté-là quand je sortais la nuit. C'était devenu ma route, la seule qui m'attirât comme une promesse inavouée d'espace heureux. Je suis descendu le long des épiniers dont la silhouette couronne le bord du chemin. La nuit sentait le marais, la feuille pourrie. Elle m'a rendu présents la plupart de mes visiteurs. »

*La Terre première* ? Un long monologue, entrecoupé de petits dialogues, soit avec l'étranger, qui libère le héros, soit avec l'institutrice de montagne, qui le libère aussi, mais dans sa chair plus que dans son esprit. Pas d'action et pourtant, à la fin du volume, le lecteur ressent l'impression de connaître mieux l'homme et les subtilités de son cœur et de son âme. Ainsi, nous atteignons à l'universel. On ne parvient à une telle maîtrise que par une expérience multiple, longue et douloureuse. L'habileté de Monnier, c'est d'avoir « camouflé » cette expérience sous les apparences d'une improvisation constante et d'une découverte sans cesse inattendue. Le tout baigne dans un halo de poésie, poésie à laquelle la sauvage beauté de la nature environnante ne reste pas étrangère. Voici un beau livre à savourer lentement et qui remet un peu de vert dans une littérature romanesque moderne par trop stylisée et desséchée, en dépit de toutes les déclarations et affirmations contraires.



S'il est venu tard au roman, M. René Fell n'en connaît pas moins toutes les techniques et les théories modernes. Il avoue avoir porté le sujet de *Dans l'Été brûlant* (Éditions Spes, Lausanne) longuement en lui, l'avoir tourné et retourné, pesé et divisé, afin de lui donner le maximum de densité. Il a même tenté de le réduire à un magma « néo-roman » pour le traiter selon les dernières recettes (je parle d'il y a deux ans, car on vieillit vite dans ce monde-là). Après avoir hésité, il a compris que la forme traditionnelle convenait mieux au sujet et au public d'ici. Grâce lui en soient rendues, puisque tout le monde n'est pas Robbe-Grillet et que ce dernier emploi, s'il le faut, une matière spéciale, interdite à nos bons auteurs romands par le bon public romand. Nul n'est prophète en son pays et nos gens se montrent généreux à l'égard des autres afin de gagner le droit de l'être moins à l'égard des nôtres.

Donc, René Fell écrit à la manière traditionnelle et tant pis pour le néo-roman ! Il tend avec simplicité vers le dépouillement, l'attention portée tout entière du côté de l'idée. Ce faisant, il perd une certaine chaleur d'expression et quelques réussites dites poétiques à cause de leur sens vague et mystérieux. Du moins, Fell pense droit et clair et il est compris.

Tel un Flaubert d'aujourd'hui, avec plus de précision scientifique mais un don de vie moindre, il s'inspire d'une affaire judiciaire réelle et il la ressuscite en lui redonnant ses proportions initiales. Dès la première ligne, le lecteur entre dans le jeu et, jusqu'à la fin, il se laisse entraîner, sinon haletant, du moins intéressé. On évoque un « Journal » plus qu'un roman. De fait, le livre se présente sous la forme d'une confession écrite par le héros lamentable et digne de commisération. Accusé, à tort sans doute, d'avoir tué sa femme avec la connivence de sa maîtresse, le ci-devant Lornaz (un bagnard perd le droit au « Monsieur ») a été condamné à vie, tandis qu'Ilse Diessler, réfugiée allemande, écopait de dix années de réclusion. A l'époque, tous deux avaient protesté de leur innocence, mais en vain. Victime du milieu et d'une tradition alémanique infailible au nom d'un principe socialement admis, le tribunal ne voulut rien entendre et refusa aux accusés le bénéfice du doute. Ces événements se déroulèrent dans les environs de Berne et à Bienne. Voilà la matière brute, voilà le scénario *grosso modo*.

Le Jurassien biennois René Fell entre en action, avec une connaissance complète des gens et des mentalités ; il se montre réellement courageux et franc. Sans haine, sans parti pris, possédé du seul démon de la vérité, il construit sa plaidoirie, je veux dire son roman, en grand avocat.

Par sa concision et son ironie à froid, le texte évoque la manière de Dickelmann, romancier zurichois très à la mode aujourd'hui. Il y a là un art féroce de décortiquer les dessous de notre société puritaine et d'une cruauté inconsciente, du moins on veut le croire. Il y a là, aussi, une mise en jugement des méthodes de la justice et une condamnation implacable du système des témoins à charge et du jury populaire, jouet, peut-être inconscient, de la presse et de la psychose des foules. L'auteur analyse avec une lucidité terrible le caractère suisse allemand, caractère riche de qualités, mais trop imbu de sa supériorité morale et de son infailibilité à toute épreuve. Têtue, la foule d'Ortweiler, lieu du drame et du jugement, prend parti féroce contre Lornaz et son amie, coupables d'avoir tué volontairement et lâchement. Ici, René Fell écrit des pages d'une fine psychologie sociale. Il analyse, à titre d'exemple, la méfiance alé-

manique à l'égard de l'étrangère, en l'occurrence une Allemande. Fell réussit à merveille. Dépassant le cadre de l'action, il semble bien étendre son jugement à tous nos Confédérés et s'inspirer de la xénophobie aiguë de ces dernières années. On se méfie des Allemands, de leur langue, mais on se méfie davantage des Italiens et autres importés. Sitôt un fait connu, on le déforme en sa faveur et contre l'autre.

Riche d'une longue expérience d'une ville bilingue, l'auteur ne se fâche jamais ; il explique et déduit avec la rigueur froide d'une machine à calculer. Le lecteur souhaiterait, de-ci de-là, un petit cri d'indignation. Comme il a mis en scène un mariage mixte, René Fell est amené à traiter le problème religieux. Il le fait avec mesure, profondeur et vérité ; il touche juste et son livre devient un essai sur la tolérance. D'autre part, le monde des fabricants, si important chez nous, se voit analysé et bien.

*Dans l'Été brûlant* doit son titre à la passion amoureuse, au démon de midi. Le héros, bon mari et bon père, a suivi les voies bourgeoises et s'est marié selon les normes sociales, hors de toute expérience sentimentale et sensuelle. A la première occasion, l'irréparable se produira. Et c'est ici que René Fell a gagné ses galons de psychologue de la sensibilité. Il décompose et explique le mystère même de l'amour. Romantisme sans doute ! Lornaz apparaît trop une marionnette faible et raisonneuse. Si le lecteur masculin s'irrite, il n'en continue pas moins sa lecture. Que vouloir de plus ?



Les théories, pas plus que les révoltes superbes, n'arrivent jamais à tuer l'art ou la littérature. Elles peuvent dresser des obstacles, décourager les faibles, mécontenter le public, ce public toujours espéré, quoi qu'on en ait. Elles peuvent aussi susciter un souffle nouveau et servir de tremplin à de jeunes audacieux pour des sauts magnifiques. Dieu soit loué ! La poésie ne meurt pas.

Ainsi pense M. Alexandre Voisard. Son premier dogme ? Se rester fidèle. Depuis *Écrit sur un Mur*, en passant par *Vert Paradis* et *Chronique du Guet*, il va son pas de poète à la Saint-John Perse, amoureux du mot, du rythme des mots, du mouvement. Place aujourd'hui à *Feu pour Feu*, nouvelle plaquette publiée aux Éditions de la Prévôté, à Moutier, avec une présentation luxueuse ! Gérard Bregnard, autre fils de Fontenais, a illustré l'œuvre de linogravures qui ajoutent au texte une deuxième poésie, la poésie de l'art moderne et combien original ! En route donc, amis lecteurs et observateurs,

pour la chasse aux images, en une chevauchée capitale ! Le galop domine ici.

Car le poète Voisard, ce souriant jeune homme d'apparence rêveuse, adore les randonnées en esprit, les randonnées au pas de charge. Il adore les mots sonores, croit en leur vie propre, prêt à se griser de symboles et de termes rares et choisis, comme d'autres s'enivreraient d'encens ou de subtils parfums. Entre la chouette et la chevêche, il opte pour cette dernière, en artiste de l'oreille. Il faut bien avouer que cela chante bien et ce verbe chanter nous achemine peu à peu, sans effort apparent, vers l'incantation. Voilà le mot lâché : incantation ! Ne serait-ce pas là l'ambition majeure de Voisard, son désir de nous transporter par la mélodie dans un monde de beauté, où la sensibilité endormirait l'intelligence d'un sommeil magique :

« Je marchais depuis des heures, la naissante chanson bien prise sous les courroies, et les landes vers lesquelles j'allais, encore noirâtres dans l'encombrement des brumes, me hélaient irrésistiblement comme la fouine happe son sommeil. »

Confondre le concret et l'abstrait possède son charme, et Voisard adore ce charme-là. Il peut en résulter des heurts d'images inattendus et, souvent, une musique ensorceleuse :

« Verrons-nous le firmament accourir à ce repas de cendres ? Serons-nous assez forts, libérés de nos traces, pour parcourir encore, de ténèbre en ténèbre, le feuillage frémissant de la parole, le mouvant polygone du désir premier ? »

Et c'est ainsi que, sans oublier de saluer la fantaisie de Bregnard, nous nous laissons aller à suivre à la trace ce chanteur mystérieux, enchanteur au sens étymologique du terme, qui a l'air de chanter pour la joie, pour lui-même, pour tous, heureux de faire partager son ivresse verbale aux autres. Il convient de se taire pour mieux écouter et de ne rien demander au poète que son chant. Qu'importe, ô ma raison syntaxique et logique ! si le danger existe d'une ivresse verbale recherchée pour elle-même et qui, à la longue, pourrait lasser ! Artiste jusqu'au bout des ongles, Voisard se complaît dans les textes courts et échappe ainsi à tout excès. Qu'il chevauche donc et fièrement, après avoir fait le guet de-ci de-là ! Quand il s'élance à la poursuite des images, l'hallali n'est pas loin.



Poète moderne, donc partisan du vers libre, disons de la prose rythmée, Roland Brachetto préférerait plutôt l'ombre du langage



aux sonorités verbales. La méthode possède aussi ses avantages.

Voici comment M. Bruno Kehrli présente son ami aux lecteurs de l'*Anthologie jurassienne* :

« Roland Brachetto est né le 13 février 1927 à Belfort, mais c'est à Bienne qu'il a mené toutes ses études préparatoires jusqu'à la maturité. Durant son temps de gymnase s'éveille sa vocation poétique... Brachetto se rattache au courant le plus apparent et, sans doute, le plus fécond de la poésie française contemporaine... Il aime à éprouver les trouvailles ou les procédés de Rimbaud, d'Apollinaire, des surréalistes ou de Cocteau ; il n'est pas jusqu'à une certaine préciosité (de qui héritée ? Verlaine, un peu, mais aussi Valéry) qui ne le séduise... Mais l'allure est personnelle... En même temps se précise ce que le poète cherche et obtient dans la réalité qui l'entoure et qui, souvent, est celle d'une ville, Genève, Bâle ou Tunis : la saisir de tous ses sens pour mieux en être saisi... »

Le lecteur des *Poèmes tunisiens* (Éditions du Mercure de France, Paris) donnera raison à l'exégète cité. Il y a là un beau volume riche de quelques vers anciens, les uns publiés dans les *Actes* de la Société jurassienne d'Émulation, et surtout d'une nouvelle moisson de poèmes inédits. Brachetto a enseigné un temps à Tunis. Il en a profité pour noter subtilement ce qu'il ressentait et pour le chanter avec bonheur souvent. Le poète excelle à transposer la réalité sans la trahir et, chez lui comme chez les grands d'hier et d'aujourd'hui, l'apparente obscurité de la forme redonne la vision, la sensation quasi concrète de cette réalité émouvante :

« Sous le poids de l'immensité la plaine tend  
à la fendre sur les os son pelage ras.

Tremblante les rares oliviers l'épinglent là  
où les yeux pour de bon allaient perdre mesure.  
Graves les collines jusqu'à la corde s'usent  
leurs ocres épaulés lustrés par l'infini. »

Ne nous avait-il pas prévenu dès le seuil du livre ?

« Éteignons les mots à demi  
l'ombre du langage protège mieux  
ce que je veux  
un regard d'eau plate et la nuit du corps  
où cessera de peiner l'être  
qui sera d'inertie. »

Libéré de tout impératif verbal trop absolu, Brachetto peut s'abandonner, au hasard de l'instant, à toutes les émotions. Il s'émeut devant un village tunisien, devant le port de Tunis. Il évoque alors, toutes mesures gardées, un certain Camus jeune soulevé par le rythme de l'étrange vie d'Afrique :

« J'aime ainsi partir couché sous la douceur  
qui ne pèse rien  
sinon le gramme de l'existence nue.  
Sur ma plage ancienne cette envie de naître  
plus neuf que l'arbre soudain lumière. »

Manière, somme toute, pittoresque de traduire et de transcrire en même temps une vérité saisie à même la vie, on dirait sensuelle. Comment ne pas écouter le cri du corps et de ses sens sous ce ciel d'Afrique livrée aux éblouissements et aux pâmoisons, même lorsque l'homme se veut intellectuel et maître de ses réactions ? Me tromperais-je ? Il me semble que Brachetto, dans ce dernier volume, a réussi cette difficile conciliation entre l'abstrait et le concret, cette conciliation si souvent manquée et dont l'échec est à l'origine de tant de malentendus modernes, dans le monde de l'art et de la poésie. Dire sans dire et se faire comprendre pourtant, et réussir à émouvoir la sensibilité et l'intelligence du lecteur, n'est-ce rien ? On se sent tenté, à son tour, de s'abandonner à l'ivresse de l'exégèse, au risque de succomber au ronronnement verbal. Donnons plutôt la parole au poète, très simplement :

« A peine sous le vent se penche l'herbe  
être n'est pas plus difficile  
que ployer quand le vent vient de la mer  
et qu'il pénètre en nous sans heurt  
et que flottent les brindilles de la clarté  
et que vous êtes chauds comme un mouton couché  
ô jardins d'été calcinant oubli. »



Il y a donc toujours eu et il y aura toujours plusieurs manières d'être poète. Pris du génie lyrique, les uns se livrent à la sainte éloquence et jettent les mots en paroles d'or au-devant de leurs pas. D'autres, plus intimistes, se replient sur eux-mêmes, s'analysent et murmurent à peine. « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ! » con-

seillait Verlaine. Jadis, une prosodie savante et stricte s'imposait ; depuis le symbolisme, toute liberté formelle nous a été donnée ou rendue. Conséquence imprévue, la prose fait souvent mieux l'office que le vers, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle a, cette prose, l'avantage de permettre une fantaisie inattendue et de doubler le poète d'un philosophe parfois, au hasard du temps et des choses. Le lecteur s'amuse ainsi et s'instruit à écouter le joyeux conteur et l'aimable troubadour.

M. Louis Muller, l'auteur de *Au Fil des Jours* (Éditions du Jura, Porrentruy), a choisi la prose, une prose discrète, sans vaine recherche, mais qui dit bien ce qu'elle dit. Il a choisi d'être le poète campagnard proche de la nature et, par conséquent, philosophe et bon moraliste. Il ne lève pas les yeux vers les étoiles ou les sommets inaccessibles ; il va son petit pas, droit devant lui et le regard à la hauteur des haies, donc des gens. Il rêve tout en marchant, il sourit aussi et on l'entend, tout à coup, murmurer de sages sentences et décrire tout haut des paysages « extérieurs » d'un pittoresque achevé et que nous avons oublié de regarder nous-mêmes, tant l'habitude transforme nos activités naturelles en automatismes. M. Louis Muller se refuse à devenir ce robot-là et il continue, dans ses promenades quotidiennes à travers l'Ajoie, singulièrement sur les bords des étangs de Bonfol, à faire des découvertes et à marcher d'émerveillement en émerveillement. Un naturaliste sommeille en lui, un bon naturaliste, je veux dire un observateur du détail et de l'ensemble à la fois. Il épie l'oiseau dans son nid, il suit des yeux l'écureuil audacieux, il s'enchant de la vie grouillante des bois et des champs et il ne rougit pas de sentir encore comme un enfant. Pour un peu, il frapperait des mains et sauterait de joie, tant son émotion se veut sincère. Comment ne pas admirer cette fraîcheur des sensations si saine, si humaine ?

Le philosophe est à la mesure du poète. Pas de pessimisme facile et de malédiction trop à la mode ! M. Louis Muller m'apparaît un sage de la classe de Gallus, le fameux ami d'Horace. Je ne sais pas s'il cultive ses laitues, mais il en serait capable et de la belle manière. En tout cas, il possède la bonne philosophie de l'homme en harmonie avec son milieu et qui exalte la simple existence des humbles, la vie de tous les jours. En termes émus, à titre d'exemple, il évoque les potiers d'autrefois, « l'humble confrérie du tablier raidi par la boue gluante ». Quel Jurassien ne frémit pas en songeant « aux caquelons de Bonfol » ? Muller dit la visite du soir de la vieille dame au cimetière de son village. Elle va de tombe en tombe, lit les noms, se souvient, appelle l'essaim des ombres. Puis, souriante, elle pense

aux vivants et leur prépare, en se jouant et sans méchanceté, la place future :

« Au soir tombant, tandis que les fleurs donnent leur dernier parfum et que les oiseaux babillent gaiement, la dame a le sentiment de se trouver dans une communauté à part, où règne la règle de l'égalité et du silence... Les ombres qui l'entourent attendent patiemment ceux qui s'agitent au dehors. Elles savent qu'ils ne manqueront pas à l'appel. »

Cette poésie, cette sagesse, M. Louis Muller l'exprime et la distribue au rythme des semaines et depuis des années, dans le *Jura*. L'ensemble formerait plusieurs volumes. Devant la fugacité des choses et des êtres, M. Muller a voulu nous offrir, en un petit volume, la quintessence de ses idées et de ses sentiments. *Au Fil des Jours* se lit avec plaisir, sans hâte, sans révoltes superbes contre la destinée. Ici, les problèmes ne se veulent pas insolubles. L'auteur parle à ses égaux, à tous tant que nous sommes, et il n'a point la prétention de mettre la société moderne en accusation, au nom de l'homme révolté. Les grands mots passent, les fureurs destructrices et vengeuses s'évanouissent en bruit. Seule demeure la bonne sagesse quotidienne, faite d'un peu de renoncement, d'un plaisir cueilli au bord du chemin, et tout le reste est littérature ! Ainsi parle le chroniqueur de *Au Fil des Jours*.



Poésie et simplicité, natures mortes qui parlent un langage clair et profond, photographies développées par un artiste amoureux de la juste vision des choses, tout, même le silence, peut devenir sonore au dire de Racine. La vue prend alors la relève de la voix ou de la plume, et c'est toujours l'heure de la sainte poésie. On murmure le vers fameux de Valéry :

« O seule voix qui chantes pour les yeux ! »

Telles les *Images du Jura*, que M. Jean Chausse vient d'éditer au Griffon, à Neuchâtel, en un volume luxueux ! Ce sont des photographies si bien choisies que l'ensemble forme un vrai poème, un poème qui chante pour les yeux, certes ! mais qui parle, oh ! combien ! à l'âme. Il dit, ce poème, la richesse, la variété, le charme de notre pays. Il le ferait exister, ce charme, s'il n'existait pas. Or, nous, nous savons tous, d'instinct et d'expérience, qu'il existe. Merci à M. Jean Chausse de nous le rappeler en poète et en artiste, de si belle façon !

Par de petits textes lumineux, en harmonie avec le reste, Marcel Joray, Jean-Pierre Monnier, Robert Simon et Pierre-Olivier Walzer

font écho, et quel écho ! à Jean Chausse. Le tout est une réussite digne d'honorer toute bibliothèque, singulièrement une bibliothèque jurassienne.



Roman, poésie, rien ne nous fait défaut. Et le théâtre ? Fait social plus que les autres genres littéraires, ce dernier s'est vu dès le XVI<sup>e</sup> siècle, non pas chargé de chaînes, mais *protégé* par de subtiles règles. Il a dû s'accoutumer, lui dont les effets se manifestent immédiatement en public et intéressent, par le fait même, l'autorité, à une sorte de prudence, de timidité. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, il suivait les audaces des voisins avec un retard de presque vingt années. Songeons au naturalisme, à titre d'exemple ! Puis sont venues les révoltes orgueilleuses des esthètes et des novateurs, l'un chassant l'autre. Aujourd'hui, le théâtre ne craint personne dans la course à l'inattendu, voire l'abracadabrant, et Jarry fait déjà figure de classique retardataire. Le théâtre peut tout oser et ose tout dire. En principe, du moins ! Mais chez nous, alors qu'un théâtre officiel nous manque ? De là le petit nombre d'auteurs jurassiens voués à la scène ! De là notre double devoir d'acclamer ces rares audacieux, quand audacieux il y a !

L'une des méthodes à la mode consiste à faire précéder l'acte d'une sorte de criée publique, pour mettre les spectateurs au courant des événements. L'*Antigone* d'Anouilh nous donne cet exemple, de même que *L'Oeuf* de Félicien Marceau.

C'est un peu le procédé employé par M<sup>me</sup> Yvette Joliat, désireuse de traiter des faits historiques et politiques dans *Un Évêché pour une Danseuse* (Éditions du Rassemblement jurassien, Delémont). Des tableaux remplacent les actes traditionnels. La pièce proprement dite en compte cinq. Chaque fois, le crieur public annonce les événements. Il vieillit au gré des années, mais il réussit cette gageure de demeurer le même de 1815 à 1831. Vous voyez d'ici l'intérêt historique de cette fidélité et combien elle sert la vraisemblance : elle nous permet de *vivre*, en des scènes plutôt courtes, le drame jurassien du dedans, le vrai drame du vrai peuple jurassien, victime livrée à la merci de *puissants* du jour très peu démocrates. Ils le furent si peu, en vérité, et ils l'apparaissent si peu que force nous est de sourire, aujourd'hui, quand les défenseurs officiels, les avocats actuels de ces aventuriers de jadis, en appellent à la démocratie pour reprocher aux Jurassiens de ce temps-ci je ne sais quel racisme antidémocratique. Les mots changeraient-ils de sens au hasard des intérêts ?



Coghuf, Collégiale de Moutier.

M<sup>me</sup> Yvette Joliat ne le croit pas, et voilà pourquoi elle laisse parler l'histoire telle quelle, étayée par des textes sûrs et très décidée à respecter le passé réel et non pas à l'édulcorer ou à l'adapter à la sauce sucrée chère à trop de monde. Elle ressuscite, elle ne rationne pas.

Inutile de résumer *Un Évêché pour une Danseuse !* Tout Jurasien connaît l'histoire du congrès de Vienne, ce fameux congrès durant lequel on taillait dans la chair vive des peuples entre deux amusements, entre deux bals. M<sup>me</sup> Yvette Joliat a le mérite de ne pas avoir profité des circonstances pour se livrer à des malédictions et à des tirades patriotiques. Elle se contente de ressusciter quelques scènes vécues en ces temps-là et de céder la parole à des acteurs « réels » de l'histoire. L'effet n'en est que plus probant.

Rien de choquant, rien d'excessif ! Les acteurs vivent simplement, selon la vérité historique, sociale et psychologique. Hommes et femmes parlent comme on parlait en ce temps-là, dans leur milieu social et leur pays respectif d'origine. Appuyée sur des documents d'époque, Yvette Joliat n'invente que les détails, mais en obéissant à la logique de l'histoire. Les faits survenus depuis prouvent que cette logique-là a triomphé. Donc...

Un sixième tableau apporte au tout le piment de l'actualité. Le crieur public se voit remplacé par l'annonceur d'« Europe N° 1 », côté radio et télévision. Ce dernier cite une ordonnance récente du gouvernement bernois. Voilà pour la part de la polémique. Les textes, concis, crient parfois plus fort que les tirades solennelles et longues. Faudrait-il alors les empêcher de se manifester, au mépris de l'histoire ? Yvette Joliat ne le pense pas.

*Un Évêché pour une Danseuse* pourra continuer à affronter la rampe. Que désirer de plus ? L'éditeur, Roland Béguelin, a écrit une préface aimable, en somme, puisqu'elle ne tombe pas dans la polémique.



Tout à l'heure, à propos du roman et de la poésie, j'évoquais la critique et l'essai, genres livrés à leur tour à la refonte, à moins que ce ne soit à l'assassinat, des écoles nouvelles. Ils survivront, eux aussi, en dépit de tous les cyclones intellecto-psychiatriques. M. André Allemand, dont nous avons salué, l'année dernière, le beau livre : *Honoré de Balzac, Création et passion* (Plon, Paris), le croit aussi. S'il connaît les théories actuelles, il leur sacrifie avec mesure. Et il a raison. Voilà pourquoi il va son propre chemin, sur sa propre lancée. Balzac est son Dieu et il le reste. Telle sonne la grande leçon



de sa dernière étude, toujours chez Plon, à Paris, qu'il intitule : *Unité et Structure de l'Univers balzacien*. On pourrait parler d'une *somme*, tant l'auteur pousse ses investigations dans les coins et les recoins les plus reculés de la *Comédie humaine*. L'ensemble est quasi fantastique, presque à la mesure de ce créateur énorme, hors nature, nommé Balzac.

Peu prisé des esthètes de son temps, asthmatiques par définition comme les esthètes de tous les temps, le titan Balzac a passé outre, selon la formule populaire. Créateur d'un monde à sa mesure, c'est-à-dire démesuré et réel à la fois, il est apparu et il continue à apparaître sous la forme d'une sorte de démiurge disposé à faire concurrence non seulement à l'état civil, (Taine *dixit*), mais à Dieu le Père. Ce tempérament époustouflant, genre Rabelais, qu'il admirait tant, a traversé son époque en météore ; après lui, le monde littéraire n'était plus le même. Qu'il ait inventé oui ou non le vrai roman, il reste admis que Balzac peut revendiquer le titre de premier romancier du monde. De Dostoïevski, qui le traduisit et s'en inspira, aux romanciers modernes réellement vivants, la liste est longue des disciples et des admirateurs. Quant aux personnages de la *Comédie humaine*, leur nombre suffirait à peupler une ville.

Rien d'étonnant alors si Balzac a donné naissance déjà à des centaines d'études. On croit avoir tout dit et les nouveaux arrivants trouvent encore de l'inédit. C'est merveilleux ! Parmi les exégètes du maître, les uns se veulent littéraires d'abord, les autres psychologues surtout. Ces derniers, selon la mode du jour, dominent actuellement. Chaque année voit son psychiatre à l'œuvre, qui psychanalyse avec enivrement. Il y a tant à glaner dans la production balzacienne que l'analyste fait toujours bonne récolte.

M. André Allemand se veut d'ordre philosophique et non littéraire. Il ne s'attarde donc pas à relever les réussites de style du maître. Il va plus avant et pénètre dans le « cerveau » du créateur pour lui extorquer les secrets les plus cachés, les motifs et les mobiles de sa volonté de puissance. Allemand le fait avec un sérieux « extraordinaire », un sérieux fondé sur une connaissance « extraordinaire » de l'œuvre totale. Les personnages de la *Comédie humaine* vivent en camarades et en amis sous les yeux de leur jeune exégète. Chacun accourt au premier signe et prouve sur-le-champ la démonstration en cours. Plus de place pour le doute, ce qui n'est sans doute pas très philosophe, du moins au sens cartésien du terme.

Pour aborder la création balzacienne, il faudrait se défaire de tout parti pris et de toute théorie. On risquerait alors de voir l'œuvre à l'état pur, merveilleux départ pour qui veut juger ! Une telle

attitude « poreuse » est-elle encore permise quand on a lu des centaines de monographies sur Balzac ? M. André Allemand arrive, lui, avec l'intention affichée de prouver que Balzac n'est ni réaliste, ni même visionnaire, mais un démiurge tout-puissant. Sa démonstration en acquiert une puissance de conviction admirable, pourvu que le lecteur possède l'état de grâce. Sinon...

André Allemand, auteur d'*Unité et Structure de l'Univers balzacien*, me fait un peu songer à Albert Béguin qui, il y a plus de vingt ans, était entré dans le monde balzacien, le regard encore ébloui par la magie du rêve cueilli à même le romantisme allemand. Il ne pouvait comprendre, me disait-il alors, mon enthousiasme pour Zola en plein XX<sup>e</sup> siècle. Selon lui, le réalisme et le naturalisme représentaient deux péchés capitaux. Mais il parlait de son réalisme, de son naturalisme... Depuis, Zola continue à être lu plus que jamais. Toutefois, Albert Béguin a déchaîné, dans son sens, Gaëtan Picon, directeur de cabinet de M. Malraux (chut, pas de politique !) et les psychiatres. Tous semblent avoir hérité de cette « impatience » de Bloy si chère à Béguin et qu'il a pratiquée autant pour étudier Péguy que Balzac. La méthode ainsi comprise tue la critique en faveur de la théologie, de l'hagiographie. Le maître élu se voit couronné d'une auréole ; tout devient saint chez lui ; il n'y a plus de place pour la faiblesse, même en style. En revanche, les autres se changent en démons et leur conception se trouve caricaturée, néantisée. Toutes les affirmations en faveur du maître aimé s'élèvent en prières, en cantiques, tandis que les condamnations des autres tombent en malédictions comme le couperet de la guillotine.

Ce danger, Allemand l'a senti. Voilà pourquoi, tout au long de ses pages éblouissantes d'analyse, il ne cesse de glisser des restrictions, des réticences. Honneur à son honnêteté de juge !

Des pages entières seraient à citer en faveur de l'objectivité de l'auteur. Nous y verrions un André Allemand fervent de son sujet, qu'il possède à la perfection. Sur ses pas, nous nous laisserions emporter à un rythme fantastique. Mais notre scepticisme n'en garderait pas moins le droit de sourire parfois devant cette griserie verbale, plus apte à affirmer qu'à prouver. Et qui donc, chez les réalistes, a jamais cru que l'artiste copiait la réalité, le monde en soi, pour employer l'expression chère au philosophe ? Tous sont partis de cette réalité, qui leur déplaisait en général, pour la transformer en la faisant leur et pour la recréer selon leur ordre et non plus selon les plans du démiurge. Tous ont opéré la transposition, Balzac en tête. Vaut-il la peine, dans ce cas, de partir en guerre contre des moulins à vent ?

Cela est si vrai que, après toutes les batailles du roman ancien, moderne ou nouveau, les vrais romanciers qui ont passé et continuent à passer l'examen de la postérité avec succès se nomment Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola et Proust. N'y aurait-il là qu'une coïncidence ?



Tout se prête donc à la vie, au renouvellement, à l'expression d'une personnalité dans la littérature, critique comprise. L'histoire revendique aussi sa part et l'exemple de Jules Michelet, que l'actualité remet à la mode, prouve que les poètes surgissent partout, et non seulement au pays des vers. Notre Jura, pour sa part, n'a jamais oublié de compter bonne mesure à ses historiens. Il a même tendance à les gêner, à cette époque de lutte pour sa propre existence originale. Et qui pourrait mieux prouver cette existence que les connaisseurs du passé ? Les Jurassiens peuvent se réjouir : un nouvel historien leur est né, sur les bords du Doubs, dans la célèbre cité de Besançon. Il se nomme Jean-René Suratteau.

Les érudits germaniques, si sûrs de leur suprématie incontestable, vu leur sens du « gründlich » et leur amour du détail poussé jusque dans ses derniers retranchements, n'ont qu'à baisser la tête. Les voici battus par un universitaire français. M. Jean-René Suratteau vient, en effet, de soutenir, en Sorbonne, une thèse intitulée : *Le Département du Mont-Terrible sous le Régime du Directoire* (Éditions Les Belles Lettres, 95, boulevard Raspail, Paris VI<sup>e</sup>). Il s'agit du Pays de Porrentruy, comme disaient les Parisiens du temps, et de son département français qui a duré sept ans. Comparé à la grande France, le pays est petit, et sept années, c'est peu devant l'histoire. Or, chercheur infatigable et érudit complet, qui préfère le trop au pas assez, M. Suratteau a consacré à son sujet un gros volume de près de 1100 pages, format imposant et texte serré. Qui dit mieux ?

C'est que ce département-avorton, dont l'existence scandalise un tantinet le Français centralisateur, représentait alors une plateforme avancée de première importance. Il touchait à la France, à l'Allemagne, à la Principauté de Neuchâtel, aux cantons de Berne, de Soleure et de Bâle. De plus, il avait été l'élément premier d'une principauté d'Empire, sous les ordres de l'évêque de Bâle, durant de nombreux siècles. En somme, il était ce qu'il pourrait être aujourd'hui, à l'heure des États-Unis d'Europe : au carrefour des peuples et des industries. De là l'importance de fait que revêtait son appartenance à celui-ci ou à celui-là !

La Révolution s'en rendit compte aussitôt et profita de la sympathie des habitants, dont la majorité parlaient français, en dépit de la langue allemande de la plupart de ses princes. Grâce au patois, à peu près celui de Montbéliard et de la Franche-Comté, les efforts de germanisation n'avaient jamais pu mordre sur ce bloc solide, l'âme de nos ancêtres. Il y eut une République Rauracienne, de courte durée, avec ses arbres de la liberté. Elle ne vécut pas longtemps, car les impératifs économiques se moquent des meilleures intentions et le passage continu des soldats de tout bord, vivant alors sur l'habitant, ne favorisait guère la prospérité. Il fallut se résoudre à transformer la république en département français, non seulement dans l'intérêt de la France, mais aussi dans celui du pays. Quand le blé vint à manquer, d'autres départements, tels le Puy-de-Dôme et l'Aveyron, furent chargés de secourir le petit frère. Cela ne dut pas aller de soi et l'on imagine les récriminations. Ajoutons, à la décharge du département, qu'il subissait plus que d'autres le passage des armées.

Que de découvertes un lecteur peut faire chez Suratteau ! D'abord, le Pays de Montbéliard fut ajouté au département, puis le sud du Jura jusqu'à Bienne. Alors que le Nord montrait son mécontentement, à cause des affaires ecclésiastiques, le Sud se révélait beaucoup plus francophile, à commencer par les pasteurs. Liomin en profita pour se servir royalement et devenir, plus tard, préfet de Porrentruy. Il y eut, d'ailleurs, beaucoup de marchandages et beaucoup de trafic, surtout à propos des biens nationaux. Quelques-uns y firent une belle fortune.

Désireux de ne rien omettre, M. Suratteau ouvre ses colonnes à tous les fournisseurs de documents, sans oublier ces historiens à la Guizot qui, autrefois comme aujourd'hui, ont eu et ont tendance à apprêter l'histoire au mieux des intérêts de leur propre politique. Parfois, le lecteur ébauche une grimace. Suratteau rappelle, heureusement, que la documentation écrite a été établie souvent par des adversaires, gros bourgeois, aristocrates, avocats du prince, et tant d'autres ! Les Jurassiens remarquent alors, avec tristesse et révolte, que trop de personnes ont considéré notre terre comme une marchandise, une chose. Et il leur arrive de regretter que M. Suratteau n'ait pas songé à abandonner son calme universitaire pour écrire à la Michelet et prêter ainsi sa parole au peuple, illettré parfois et incapable d'écrire le pour et le contre. Ce peuple a fait mieux, sans doute : il a vécu ce pour et ce contre. Grâce à lui, non aux autres, notre Jura continue à exister et à s'affirmer. L'âme ne peut devoir son salut à qui ramène tout au seul argent, à l'intérêt matériel.

J'évoque ici les belles choses que nous contait une grand-tante, morte centenaire et dont les parents avaient connu cette période. Elle expliquait les événements d'une manière peut-être différente, mais toujours à l'honneur du Jura. Elle savait communiquer l'amour du terroir et elle prouvait que les gens du temps avaient mis cet amour au-dessus de tout, et peu leur importait tel ou tel patron ou apprenti-patron !

Les années passent, les luttes continuent, les intérêts parlent trop fort, les historiens à la Guizot arrangent, arrangent, d'autres affirment, d'autres nient. Mais aujourd'hui comme autrefois, lettré ou peu lettré, c'est encore le peuple qui assume l'essentiel : son existence. Les cris et les protestations n'y pourront rien, même si de charmants yodleurs arrivent à la rescousse pour nous conter fleurette. Nous chanterons, soit ! et selon nos possibilités, mais nous maintenons.

Merci à M. Jean-René Suratteau de ne pas avoir ménagé son temps et sa peine pour établir une documentation digne d'un grand pays. Après tout, la grandeur tient plus à l'intensité et à la ferveur qu'à la superficie. Ainsi de notre Jura et de l'ancien département du Mont-Terrible !

## AUTEURS ET LIVRES TRAITÉS

Jean-Pierre Monnier : *La Terre première* (Éd. La Baconnière, Neuchâtel) ; René Fell : *Dans l'Été brûlant* (Éd. Spes, Lausanne) ; Alexandre Voisard : *Feu pour Feu* (Éd. de la Prévôté, Moutier) ; Roland Brachetto : *Poèmes tunisiens* (Éd. du Mercure de France, Paris) ; Louis Muller : *Au Fil des Jours* (Éd. du Jura, Porrentruy) ; Jean Chausse : *Images du Jura* (Éd. du Griffon, Neuchâtel) ; Yvette Joliat : *Un Évêché pour une Danseuse* (Éd. du Rassemblement jurassien, Delémont) ; André Allemand : *Unité et Structure de l'Univers balzacien* (Éd. Plon, Paris) ; Jean-René Suratteau : *Le Département du Mont-Terrible sous le Régime du Directoire* (Éd. Les Belles Lettres, Paris).

# HISTOIRE

